



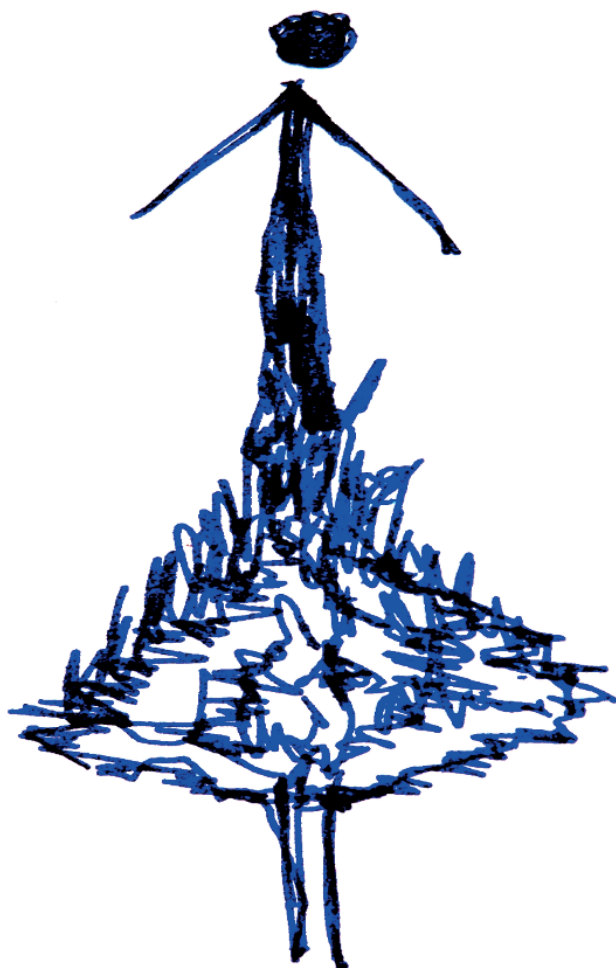
LA
PAGE
BLANCHE

n°60
JUILLET 2022

LA PAGE BLANCHE

n°60

JUILLET 2022



Illustrations :

1^{ère} de couverture :

Surgit cet homme etc. - Jean-Claude Bouchard

Ci-dessus : *Scènes* - Denis Heudré

3^{ème} de couverture : *Textin* - Bertrand Naivin

NB : La suite de la traduction du roman '*La nouvelle éducation sentimentale*' paraît désormais dans le Dépôt de Lapageblanche.com, dans les pages personnelles de Constantin Pricop au fur et à mesure de la traduction en français de son roman par l'auteur.

p3 Simple poème
Mikky Muandali
Grégory Rateau

p4 Poètes de service
Jean-Louis Van Durme
Bruno Giffard
Gorguine Valougeorgis
Tristan Félix

p8 Séquences
Stéphane Casenobe

p10 E-poésies
Sandy Dard
Anne Barbusse
Denis Heudré
Isabellissima Pastilasagna Al Dante
Fabre Arsène Dulac
Marc Mahé Pestka
Pierre Lamarque

p12 Mission traduction
Allan Graubard
Bob Dylan
P.P Pasolini
Anna Akhmatova
Andrew Nightingale

p14 Poètes du monde
Hugh Mac Diarmid
Angèle Vannier
E.E Cummings
René Char

p15 Zoom sur...
Abdellatif Laäbi

p17 Notes de...
Patrick Modolo
Isabellissima Helena Pastilasagna Al Dante
Jean-Michel Maubert
Constantin Pricop
Jérôme Fortin
Maheva Hellwig
Matthieu Lorin
Tom Saja

p25 Notules de...
Joëlle Pastry
Allan Graubard
François Desnoyers
Jean-Michel Maubert

SIMPLE POÈME

À LA FAVEUR DU LAMPADAIRE

À QUENTIN GILLIER

Je pense encore à ce sens interdit que le néant m'a fait prendre,
tombant dans une contre-allée déserte, hormis quelques fous garés
devant leur mort en forme d'immeuble.

Je progresse dans l'envers du décor où les soucis font tâche.
Alors, non pas sans ratures, je couche les mots
de la même manière que les maux se couchent sur les sans-papiers.

J'observe sur un banc la lune s'effiloche quand elle prend ses quartiers.
Elle même, nous regardant lutter pour les silences
que ravagent nos murmures.

Malgré le monde et sa laideur, dans ma tête effarouchée
les anémones paradent aux balcons. Puis, je me lève,
et je marche sur des clous de cristaux en suivant
le destin...

MIKKY MUANDALI

Cette lumière rasante qui vous prend de côté scindant les passants en deux
une partie que l'on dit saine

et une autre honteuse vois-tu, j'ai une tendresse pour la bassesse des jambes se baladeraient sans
disgrâce sans toutes ces faces encravatées

qui conspirent à longueur de journée sur comment s'y prendre sans bavure pour tuer le
soleil et museler sous peu

son éternel disciple porteur de feu.

GREGORY RATEAU

Extrait de *Pour qui parle le poète*

POÈTES DE SERVICE

Jean-Louis Van Durme

Jean-Louis Van Durme est né en 1967 à Waterloo. Auteur à ce jour d'une trentaine de livres de poésie et d'essais intérieurs, il est membre de l'Association des Écrivains Belges et publie dans différentes revues littéraires. Il est lauréat du Prix de la Fondation de France Simone de Carfort 2021. Il vit aujourd'hui à Bruxelles.

Quand tout sera passé,
lorsque tu ne seras plus qu'un homme.

Sans le silence pour te toucher,
la pensée à mille lieux d'exister.

Tes mots reculant
jusqu'à la scandaleuse absence.

L'espace même du voyage,
l'arôme du désert, le parfum des géants.

Tu trouveras
l'infortune, réconfortante, intentionnée.

Appuyée sur l'ombre de la mort
et courtisant l'iniquité.

Tu trouveras la rédemption
et le néant par-dessus tout.

Tu trouveras ce qu'aucun autre n'a rêvé.

La discrétion à l'état pur.

L'ultime avant le rien,
et ce souffle désarmant la mémoire des souvenirs.

La solitude comme malentendu originel.

L'étrange conviction de n'avoir pas été.

Quand enfin,
tu laisseras la confiance enrichir l'évidence.

Accompagner ta fin.

Et enterrer tes mots sous une porte close.

Tu verras qu'au regard
de la mort tu ne seras plus qu'un inconnu.

Essaye,
réveille-moi d'entre les morts.

Tes paroles n'ayant qu'un jour d'avance
sur l'aube incalculable des possibles.

À la page des lumières.

Et prolongeant le récit
d'une histoire à mi-voix d'un rivage.

Douce
comme l'effleurement
d'une caresse sur la vérité d'un sourire.

Le silence purifié de toute conséquence.

La chaleur de nos corps
tenus de répondre à la mémoire qui s'éloigne.

Unissant nos mots pour ne pas les avoir vaincus.

Défiant la solitude prête à tout
et surtout à se déshabiller.

Et qui prend
tant de plaisir à te réserver son amour.

Alors, qu'importe
si tu dépouilles tes pages d'un secret bien gardé.

Le feu ne souille pas la cendre.

L'équilibre insistant n'a que faire
d'un silence invisible en habit du dimanche.

Nos cœurs sont aujourd'hui
assez fort pour mesurer leurs armes.

© Extraits de « Du feu sous les cendres » 2021

© Extrait de « Le parfum des géants » 2021

Bruno Giffard

Conçu à Porrentruy (côté paternel), né à Chicoutimi (côté maternel), Bruno Giffard habite le centre-ville de Québec depuis longtemps, avec un diplôme d'études secondaires et le petit boulot en conséquence. Beaucoup d'heures passées sinon à prendre des photos, lire, écrire... ces poèmes proviennent d'un projet de recueils, encore en cours de correction..

Empreinte usinée au sensible
recherches issues du désœuvrement des contours
devant la conflagration dérobée
rassemblement de signes, rumeurs d'alliages
contact raréfié s'en allant lignes vives.
Solidité perméable des tissus, égalité vibratoire
superficie en violence mâchée, émancipation, limaille familiale.
Sous la blancheur d'image se cache
par sinuosités mûrissantes
l'annonce étrange du moyeu écarlate
cœur intégral
délivrance des rayons à densité éclairante.
Préhension permanente, infuse
libre ensemble, menaces de ressorts au cours gradé.

*

Fenêtre
portion de bleu
songe amovible
à emporter sous le bras

mais les trottoirs chassés
la ville devenue
scintillant souvenir
le châssis de transparence
repose sur le sable
inutile pour notre front

qui y appuyait
à double tour
une faim d'étoiles

Il arrive que le cœur s'enferme dans son sang
tu auras beau le presser, cogner un peu
sa masse sourde, désagréablement pointue
demeure caillot central, somme d'arrêts condensés

*

Un rire captif
fuit la veine de bois
des manèges – envers du décor
presque inanimé
sous le soleil d'une foire
excentriques retours de cambrures
connivences consommées
manies enchanteresses

enfants fiévreux aux joues sèches
que décolore la misère
maisons en carton et en tôle
léchées par la lèpre
que des chiens maigres convoitent
yeux de lune par révulsion

Nuit aux prières montantes
ombres s'emparant des ordures
chansons en flammes caressantes
derrière les rideaux
la chair des mères fomenté
l'issue d'une marmite
et le père rampe dans l'herbe
frotte son ventre
contre l'eau des cailloux

la langue recule
entre ses dents de désolation
le corps des rites
s'abandonne entier
contre une peau de chapiteau

Gorguine Valougeorgis

Dentiste itinérant je me sens plus proche des mots que des dents mais des gens que des mots. J'aime la poésie au service des gens mais pas plus que les gens au service de la poésie. Mais pas plus que les gens au service des gens. Le top du top c'est les gens au service des gens. Le top du top de la poésie, c'est les gens au service des gens. le reste c'est surtout des mots, c'est joli aussi, des fois, mais c'est moins de la poésie.

Premier recueil matin midi soir Polder 189 chez Décharge/Gros textes. A venir CHEESE !!! chez Plaine page fin 2021, L'âcrete du kaki chez Mars-A et Xoros chez Lunatique en 2022.

à mon frère,

il s'en va avec son sac à dos sur le dos et ses petits pas d'homme ordinaire comme un jour ordinaire comme hier il se rendait à l'école enfant ordinaire son école toujours là aujourd'hui et le vendeur de cartes magic à côté et le 67 à sa vitre mon nez collé sa buée je me vois encore le chercher mais pourtant il s'en va aujourd'hui pour un an un an encore grandir encore et il me semble si fragile si petit si vulnérable et si grand aussi devant tous ces mondes qu'il va conquérir d'un coup une inquiétude immense palpable celle du temps qui ne reviendra pas et la conscience soudain aiguë de ce qui est révolu et que seuls nos mots gouttes de jouvence désormais autorisent je me retourne le voir marcher encore un peu il n'est plus là s'est engouffré dans la bouche de métro dans la bouche du monde

PEU IMPORTE LE SUCRE

hier ce vieil ami m'a annoncé la nouvelle au téléphone « je vais être père » je raccroche tout continue : le voisin de l'immeuble d'en face regarde son émission en triturant sa prothèse auditive gauche le teckel à poils roux que promène sa femme pisse sur chaque deux-roues qu'il croise ma bouilloire crie toujours plus fort mon voisin (de palier cette fois) cogne contre le mur encore plus fort le ciel se demande ce que ça fait de se faire brouter par une vache voudrait être un carré d'herbe la vache se demande ce que ça fait de brouter un nuage voudrait être un chérubin à fesses rondes et roses Dieu a oublié ses clefs et claqué la porte il est bloqué dehors depuis la nuit des temps alors il se bourre la gueule pour avoir moins froid et moi je bois mon café en me disant que je l'aime sans sucre mais avec un carré de chocolat et en me demandant comment il le prendra, lui, son café et s'il entendra la musique que je lui jouerai quand il aura fini de ravalé son enfance.

LES YEUX DANS LES BLEUS

il y a trop d'yeux devant les yeux qui cachent la vue les oiseaux comme les chimères dans le congélateur entre barquettes surgelées flacons de descendance carrières

directionnées et même avant de voir il faut prévoir : prévoir le plat sur la pochette Picard prévoir l'aimé sur le profil Tinder prévoir la vie avant d'avoir vécu bonheur à la carte ou émerveillement sur la même voie que celle du koala de l'éléphant dépouillé de sa peau ses défenses ses viscères pour des parures pour se garder de toute défaite toute déception toute tristesse. mais derrière le prévoir le voir meurt dans le noir avant même d'avoir essayé aujourd'hui on dirait que la prévision disparaît seulement tous les quatre ans à chaque coupe du monde à croire qu'on a même réussi à plier les étoiles dans le placard pour les afficher sur nos vêtements une fois tous les quatre ans et rêver encore un peu au compte-goutte de plus d'étoiles et encore on a la chance d'avoir une équipe qui gagne à peu près tous les vingt ans d'autres ne gagnent jamais peut-être sont-ils plus heureux ?

L'ESTROPIÉ

un jour j'ai perdu mes bras les deux en même temps sans comprendre comment sans comprendre pourquoi tout ce que j'ai compris c'est qu'il est bien difficile de vivre sans bras de vivre sans doigts de boire à la paille sa bière d'attendre pour aller au coin son père qu'il rentre du travail le soir s'entendre dire que ce n'est rien que ça ne le dérange pas qu'un père c'est fait pour ça il est des choses qu'on ne réalise qu'après les avoir perdues quand j'avais mes bras et toi quand tout allait bien j'avais bien de la chance de pouvoir enrouler mes doigts de tes cheveux longs j'aurais mieux fait d'en profiter un peu plus et de les porter un peu moins à la bouteille certainement la kiné s'est bien passée et j'ai contre toute attente retrouvé l'usage de mes bras mais tu n'étais plus là et ni la kiné ni la psy ni mon père ni mes amis n'ont rien pu faire pour réparer cette fracture la rééducation prend plus de temps à ce qu'on dit pour ce genre de blessure des fois j'ai l'impression que mes doigts ne sont revenus que pour me rappeler que tu es partie et je les hais pour ça puis je les aime : je n'ai plus besoin de paille pour porter ma perte à ma bouche ni de la dire pour poser sur la feuille la morsure

Tristan Felix

Polyphrène et polymorphe, nous sommes poète, chroniqueuse de coeur, marionnettiste (Le petit théâtre des Pendus), clowne (Gove de Crustace), conteuse/bruiteuse/chanteuse en langues imaginaires et dessinatrice. Notre univers onirique et inquiétant, entre cabinet de curiosités et cirque de rue intérieure, mêle dans la tragédie et la farce, les tendres invisibles et les monstres. Site : www.tristanfelix.fr

EXTRAITS DE « AVERSES DE RAGE »

25/09/2021

La terre de l'autre côté s'en va
où l'humeur noire vitrifie les sangs
où s'absente l'ombre intime
où feignent les corps d'être émus
où saignent les fruits jamais mûrs
où se danse tout seul la ronde de l'ennui
où le sexe incertain se regarde baiser
où l'atome des moi agite sa queue folle
où nul ne sait plus qui n'est pas l'autre
où l'algorithme dissout tout désir dans l'acide
où fument dans les cendres des restes d'hirondelles
où les rives scellent des empreintes d'errants
où la langue colle au palais qui s'effondre
où les baies de bureau sont têtes de fourmis mortes
où le sperme des banques sèche
au coin de leur bouche d'égout
La terre de l'autre côté s'en va

19/10/2021

Les corps balancés en plein vol
prennent essor jusqu'au bout
de leurs yeux
Ils crèvent le cristallin des nues
font une mosaïque de chairs mêlées
On ne sait plus à qui ce bras
à qui ce nerf et cet émoi
s'ils retomberont un jour
tapisser la dalle froide des jours
faire peau neuve pour emballer
un inerte robot à grimace divine
expert en leurres de latex bleu
fourré de coups de poing
secoué de spasmes d'envie
enduits de la bave du maître
qui goûte aux charmes de son entreprise

05/11/2021

Des yeux d'insecte scrutent
entre les failles des souches
un peu de cet humus
qui grimpe entre les jambes
Ils dosent l'eau des pluies
et les restes de vie qu'ils marient
au hasard des aubes spongieuses
Les sèves s'y mettent, industrielles
Tout s'appâte et tout colle
Les jambes ont tenu tête aux souches
La forêt en marche, éloquente
dresse une danse de feu
qui sous chaque feuille couve
Elle y découpe les petites morts
du grand puzzle en sursis
dont les trous sont des bouches
que les langues d'abois traquent
pour les noyer dans leur jus noir

28/11/2021

En brassées d'algues les bruits
rampent, gluants, s'accolent aux sons
hachent mâchent et défèquent
Nos ombres dessus glissent
se déchirent, pendues au bord des bouches
qui auraient tant aimé chanter
En brassées d'algues les bruits
mordent aux chevilles, glacent les jambes
arrachent du thorax le cœur en fête
Sa langue coupée net dans sa cage
traîne, écarlate
Un mangeux de silence en fera son frichti
En brassées d'algues les bruits
étranglent la chanson suave
du bouton d'égantisme, du bourgeon d'aulne
Avaler tout ce qui vibre
s'ériger en mur où les oiseaux
s'empaleraient du bec
Leurs plumes se caresseraient la mort

SÉQUENCES

STÉPHANE CASENOBE

J'ECRIS LÀ OÙ LES AGNEAUX VIENNENT BOIRE

IL PARAÎT QUE DIEU EST HEUREUX QUAND IL VOIT
SES ENFANTS JOUER ? UNE AUTRE UNITÉ DE TEMPS
EST NÉCESSAIRE POUR MESURER L'ABSOLU
DANS SA TOUTE PUISSANCE. EST-CE QUANTIFIABLE
L'AMOUR ? EST-CE COMPATIBLE OU BIEN MESURABLE
COMME LA POÉSIE ? NUL NE LE SAIT... CE DONT
JE SUIS SÛR C'EST QUE LE POÈTE EST INVENDABLE
MAIS AUSSI INFRÉQUENTABLE ! IL EST SÉPARÉ
DES MOTS. DÉCHU. DÉGÉNÉRÉ ! BEL ENCULÉ
CE POÈTE ! JE SUIS CE POÈTE... ILY A
DANS MES MOTS COMME UNE GUERRE PERDUE D'AVANCE.
DÉTRUIRE SON ŒUVRE RÉGULIÈREMENT
DEVIENT LA NORME. DEVIENT URGENT... J'ÉCRIS
EN DÉVIANT LA MAIN QUI ÉCRIT. LESTEMENT.

D'UN AUTRE JE SUIS LA FULGURATION

JE ME SENS POURRI PAR LA POÉSIE. J'ÉCRIS
SANS REGARDER À LA DÉPENSE. SANS UN MOT
À AJOUTER. C'EST TOUT SAUF DE LA POÉSIE !
J'ÉCRIS COMME UN BLESSÉ PAR BALLES. ET JE VENDS
TRÈS CHÈREMENT MA PEAU... À TOUT CE QUI VIENT
TROUBLER LE SILENCE JE DIS MERCI. D'UN LENT
DÉGEL DES CORPS ET DES CHOSSES J'APPARTIENS.
MAUVAIS ENDROIT. MAUVAIS MOMENT... DES CHIENS ATTENDENT
POUR ME NIAQUER. DES CHIENS SUR MESURE ! DES CHIENS
FUMANT ! C'EST MAINTENANT QUE JE JETTE MON CRI.
CAR JE SUIS L'HOMME EXACT ! CAR VRAIMENT JE NE VEUX
ME SOUVENIR DE RIEN. PLUS D'APPARENCE HUMAINE.
DE DÉCOR EN TROMPE L'ŒIL... EN RIME POUR L'ŒIL...
ÉCRIRE JUSQU'À NE SENTIR PLUS AUCUN MAL.

UN RIEN DE RÉPULSION

MES MOTS SONT LES IMPACTS D'UN TIR PERDU. J'ÉCRIS
À BOUT PORTANT. PLUS DE RIPOSTE DÉSORMAIS.
JE N'EN SORTIRAI PAS INTACT... DUALITÉ
CHÉRIE ! PRÉSERVE-MOI INDEMNÉ ! SAUVE-MOI

DE L'IMPOSTURE D'ÊTRE POÈTE. IL ME FAUT
ME DEDOUANER D'ÊTRE POÈTE. D'INCARNER
LE MEILLEUR D'ENTRE TOUS ! ET CE QU'ON S'APERÇOIT
AVOIR NEGLIGÉ NOUS REVIENT A LA GUEULE...

MA TOUTE PUISSANTE FAIBLESSE SE MET À
L'ŒUVRE. PAREIL POUR MA NATURE SUBVERSIVE.
QUI AU JUSTE ME MANIPULE ? QUI CÉLEBRE

MON DÉCLIN ? SIGNE DE MAIN ET DÉPART ! J'ÉCRIS
ET JE M'ÉLOIGNE DE MOI-MÊME. ÉCRIRE ME FAIT
CLAMSER AVANT TOUT LE MONDE... ALORS N'ÉCRIS PAS !

DES CERTITUDES IMMÉDIATES

MES PRIÈRES N'ONT PAS DE CIEL POUR PRIER.
PAS DE REFUGE... DIEU LE SAVAIT ! LE VRAI DIEU
ET L'ORACLE ME L'AVAIT PRÉDIT. SUIS-JE AUDIBLE ?
OUI. J'ÉCRIS LÀ OÙ LES AGNEAUX VIENNENT BOIRE.

JE TRANCHE LA GORGE AUX AGNEAUX QUI VIENNENT BOIRE.
JE SUIS UN PRÉDATEUR DES MOTS. J'APPLIQUE LA
CHARIA DES MOTS. LA LOI DES VAINQUEURS ! POÉSIE
CHÉRIE ! MON ESPÉRANCE DE VIE DIMINUE

À TON APPROCHE. À TON CONTACT AUSSI... J'OBTIENS
LA FAVEUR DE RENÂÎTRE UNE NOUVELLE FOIS.
J'ENTREVOIS LA PROMESSE AMÉLIORÉE DES MOTS

D'URGENCE ET DE SECOURS. POUR CELA J'AI BAISÉ
TOUS LES ANGES NIAIS. SPONTANÉS ET SINCÈRES.
C'EST LE PRIX À PAYER POUR QUE TOUT DISPARAISSE.

A CHACUN SA SAISON EN ENFER

ET J'ÉCRIS DANS UN MONDE USÉ DE L'INTÉRIEUR.
JE GARDE LA FACE FACE À L'ADVERSITÉ
DES POÈTES VAINQUEURS MOINS EXPÉRIMENTÉS.
CELUI QUI MEURT ICI DEVIENT UN CHRIST ! GRATUIT...

JE LANCE DES REGARDS FERMÉS DE L'INTÉRIEUR.
DES REGARDS COUPABLES. ET VISIBILITÉ
ZÉRO SUR LE MONDE ! UN DÉSASTRE LITTÉRAIRE...
NON ! JE NE SUIS PAS LA DOULEUR DE MES POÈMES.

JE FAIS FAUSSE ROUTE PARAÎT-IL ? DE QUOI FAIRE
MENTIR L'ORDINAIRE VOIRE UN PEU PLUS. J'ÉCRIS
AVEC MES RACINES ET MES SOURCES. J'ÉCRIS
POUR DES CONFLITS FUTURS ! DES GUERRES PERDUES VITE !

JUSTE FAIRE MENTIR L'ORDINAIRE... CAR DIEU
ÉCOUTE NOS PRIÈRES D'ENFANT ! ET ENTEND
NOS APPELS D'ADULTES. SEULS LES SIGNES LE PROUVENT.

E-POÉSIES

ARRIÈRE-SAISON

J'essaie de peindre chaque flocon
Je n'y arrive pas

Le vent est partout devant
Derrière moi
À l'intérieur

Il déblaie
Il fait de la place
Puis il regarde
Par la fenêtre

SAMUEL CHRISTEN

Sur le carrelage
À force de gratter les cases vides
Le silence des bleuets

SANDY DARD

les hommes boivent trop
ils le savent
ils s'en enorgueillissent

tandis que tu trimballes ton syndrome abandonnique
sur toutes les grèves bues par la mer

et que les nitrates autorisent des algues trop vertes
pour être algues

les enfants ne s'inquiètent pas devant les ordinateurs
ils s'abreuvent d'un irréel surplombant

et la vache traverse un verger de pommiers fatidique
parallèle à la mer tranchée
outre-vagues

ANNE BARBUSSE

Extrait de Terra (in)cognita

PETITS MÉTIERS (EXTRAITS)

- 21) discuteur à perdre haleine
- 22) aligneur de rambardes
- 23) coupeur de fils de conversations
- 24) déplumeur de manteaux
- 25) endimancheur de parapluies
- 26) remonteur d'automne pris pour des feuilles mortes
- 27) installateur de fenêtres avec vue sur la cheminée
- 28) preneur de loups en décembre
- 29) serpenteur à table à travers le miroir
- 30) balayeur de miettes de caroubier

COLLECTIF D'AUTEURS

lapageblanche.com/le-depot/table/les-sardanes-du-bar-dansoir

on n' imagine pas
les ruses d'une étoile
pour me parler de toi
trois vers de six

depuis des années
tes lèvres aux éclats riant
pour tout univers
t'embrasser dans le haïku

vieillir se désaccorder
les chutes et rebonds
de Jacques Roubaud
me prouvent que non

DENIS HEUDRÉ

EMPLIÉES COMME UN VOL D'OISEAUX

De gerfauts
comme
un vol

tuile tuile tuile tuile tuile tuile
tuile tuile tuile tuile tuile tuile
tuile tuile tuile tuile tuile tuile
tuile tuile tuile tuile tuile tuile.

IHPAD (ISABELLISSIMA PASTILASAGNA AL DANTE)

LES OUBLIÉES

Certains disent, au moment de mourir, les choses les plus
saintes.

Je suis sûr de dire le nom d'une pimbêche...
Et je le dirai plus pieusement encore
Qu'on ne dit amen !

Nevermore dit l'oiseau
Sur un buste de Pallas
Il n'est de mot plus terrible que le mot jamais
J'ai oublié celles qui m'ont aimé
Celles que j'ai aimées m'ont oublié

Comme il est doux et douloureux de ne jamais oublier
Il n'est pire enfer que la mémoire
Il n'est de plus douces flammes

Nevermore dit l'oiseau
Sur un buste de Pallas
Il n'est plus injuste que Mnémosyne
J'ai oublié celles qui m'ont aimé
Celles que j'ai aimées m'ont oublié

FABRE ARSÈNE DULAC

Un petit pois mort
Dans l'ascenseur
Gît là
Depuis 1970
Témoin spectral
De l'évolution
Des pantalons
Spécialiste aussi
Des montagnes russes
J'aimerais
Lui demander
Si son spectre
A maté sous les jupes
Constaté une évolution
Pilaire
Or on sait
Que le pois est teigneux
Je m'abstiens

MARC MAHÉ PESTKA

CE QUE JE VOIS

Poète dis-nous tout en jolis mots que vois-tu je vois un
visage qui se cache sous ce visage je vois du charbon tout
le tour des yeux je vois des lèvres rouges et du charbon
tout le tour et c'est tout ce que je vois et c'est maintenant
à toi de répéter dans ta langue ce que je vois juste un
ruban juste une ligne rampante de Poésie.

PIERRE LAMARQUE

MISSION TRADUCTION

dans le puits
de mémoire
le tout-petit des profondeurs
pèle son visage

le fruit devient lui
mousse de pulpe sucrée
ses cheveux

il tourne
doucement doucement

lait blanc boue noire
blanc de boue noir de lait

ses doigts
sont des nuages
rayés
de bleu
avec la nuit
rouges avec
soleil

alors le rêve
assemble
dissimule

lamproies
corbeaux

brûlant
depuis les bords
en

ALLAN GRAUBARD

Traduction J&G
Texte original en langue anglaise dans le Dépôt de
lapageblanche.com

MÉTIER D'OR

Nuit grise d'automne, étoiles dans le ciel
Je vois passer les bateaux qui traversent la baie
Les eucalyptus surplombent l'avenue
Puis je tourne la tête comme tu viens vers moi
Clair de lune sur l'eau, fille de pêcheur tu flottes dans ma chambre
Avec un métier d'or

D'abord nous lavons nos pieds près de l'immortel sanctuaire
Puis nos ombres se touchent puis nous buvons le vin
Au dessus de ton visage je vois les nuages affamés
Puis les larmes qui roulent, quel goût amer
Puis tu vas à la dérive un jour d'été où fleurissent les fleurs des champs
Avec ton métier d'or

Je traverse le pont dans la triste lumière
Lorsque les voitures se déshabillent entre les portes de la nuit
Je vois le lion tremblant à la queue en fleur de lotus
Puis j'embrasse tes lèvres en soulevant ton voile

Mais tu es partie et tout ce que je crois me rappeler c'est l'odeur d'un
parfum
Et ton métier d'or

BOB DYLAN

Traduction G&J

Je suis une force du Passé
Tout mon amour va à la tradition
Je viens des ruines, des églises,
des retables d'autel, des villages
oubliés des Apennins et des Préalpes
où mes frères ont vécu.
J'erre sur la Tuscolana comme un fou,
sur l'Appia comme un chien sans maître.
Ou je regarde les crépuscules, les matins
sur Rome, sur la Ciociaria, sur le monde,
comme les premiers actes de la Posthistoire,
auxquels j'assiste par privilège d'état civil,
du bord extrême de quelque époque
ensevelie. Il est monstrueux celui
qui est né des entrailles d'une femme morte.
Et moi je rôde, fœtus adulte,
plus moderne que n'importe quel moderne
pour chercher des frères qui ne sont plus.

PP. PASOLINI

Traduit de l'italien par Olivier Favier.
Extrait de Poesia in forma di rosa, Garzanti, Milano 1964.

EN RÊVE

Cette séparation sombre et définitive,
Nous la portons ensemble.
Pourquoi pleures-tu?
Donne-moi plutôt la main
Et promets de venir me voir
En rêve.
Toi et moi, côte à côte comme deux montagnes...
Toi et moi, jamais sur Terre nous ne nous reverrons.
Puisses-tu au moins, au milieu de la nuit,
Me saluer à travers les étoiles.

ANNA AKHMATOVA, 1946

Traduction : Air

texte original dans le Dépôt de Lpb : lapageblanche.com/le-depot/poemes-autour/traductions-1/bureau-de-traductions

JE VOUDRAIS LES BOIS

S'ils avaient ça sur Facebook j'enverrais un e-mail au soleil, disant «Merci» ou peut-être
«Continuez comme ça, et vous aurez un bel avenir ici chez World & Co.»
J'apprendrais aux bois à atteindre leur plein potentiel. «Soyez positif, comme le soleil», je
dirais,
«A moins que vous n'ayez mieux à faire.» Et les prophètes s'amèneraient avec leur café
de marque ;
Je diviserais les bénéfices en deux, une case «in» et une case «out». Je voudrais; j'ai tout
sur mon écran de composition, en attente d'envoi.

ANDREW NIGHTINGALE

Traduction J&G

Texte original en langue anglaise dans le Dépôt de lapageblanche.com

POÈTES DU MONDE

LA MORT ET LA FERMIÈRE

Abandonne-moi à l'aigle
Abandonne-moi au harle
Mais aie pitié de moi pour toutes les poules
dont j'ai tordu le cou.

Abandonne-moi au soleil blanc
Abandonne-moi à la lune
Mais aie pitié de mes deux yeux
qui ont fait leur boulot de voir

HUGH MACDIARMID

Annales des cinq sens & autres poèmes

traduction Patrick Reumaux, ed. Sous le Sceau du Tabellion, 2021

J'ADHÈRE

J'adhère au chant du berger solitaire qui use du bois de son
propre corps pour alimenter le feu créateur
J'adhère au voyou à l'œil louche qui jette son mégot contre
une meule de paille pour griller l'antre du métayer
J'adhère à la jeune fille qui se noie dans les eaux inférieures
pour un simple chagrin d'amour
J'adhère à la chute des eaux supérieures qui lavent notre
crasse et fait des vierges avec des putains épuisées
J'adhère aux crucifiés de tous les siècles pour cause de
guerre de religion
J'adhère aux filles de joie qui se promènent dans les
chansons à boire assassinées par les rouliers dans les
souponnes
J'adhère au feu à l'eau quelles que soient leurs sources et
leurs embouchures
J'adhère à l'élément trouvé pour faire la soudure dans les
mines de la nature.

ANGÈLE VANNIER

Avec la permission de Dieu – Ed. Seghers

C'qui l'a Eu c'était Rien
& rien c'est exAct
ement ce que n'importe
quel Vivant(ou quel
qu'un de Mort
tel
qu'un Poète même)pourrait
à peine exprimer ce que
je Veux dire est
c'qui l'a fichu en l'air n'Était pas
(par exemple) de Savoir toute

Sa(oui sacré
bondieu de)vie être un Bide ou même
de
Sentir combien
Toute chose(rêvée
& attendue &
implorée pendant des
mois & semaines & jours & années
& nuits &
à jamais)est Moins Que
Rien(ce qui aurait déjà été

Queque chose)c'qui l'a eu c'était rien

E.E. CUMMINGS (1894 - 1962)

95 poèmes - Traduction Jacques Demarcq - Éditions Points

L'UNE ET L'AUTRE

Qu'as-tu à te balancer sans fin, rosier, par longue pluie, avec
ta double rose ?
Comme deux guêpes mûres elles restent sans vol.
Je les vois de mon cœur car mes yeux sont fermés.
Mon amour au-dessus des fleurs n'a laissé que vent et
nuages.

RENÉ CHAR

Commune Présence – Poésie Gallimard

ZOOM SUR...

Abdellatif Laâbi

Note sur Abdellatif Laâbi : exercice de transpose

Formalisée par l'un des fondateurs de la revue La Page Blanche pour répondre à une contrainte de place au sein de la revue, la transpose est une traduction spatiale du poème, répondant à la parution croissante de poèmes en prose découpées en vers. Il s'agit en premier lieu d'abolir le retour à la ligne systématique et d'insérer de l'espace entre les vers originaux afin de garantir l'unité d'énonciation du vers transposé ainsi formé. Avant d'être rigoureusement identifiée et définie, la transpose a fait son apparition dans diverses expérimentations poétiques au cours du XXème siècle: elle peut donc être utilisée et pensée dès la création du poème.

Dans sa fonction de traduction, la sensibilité du traducteur joue un rôle non négligeable dans la réussite

du procédé, pour savoir où le retour à la ligne s'impose et ne pas trahir la pulsation du poème original par exemple. À mesure qu'elle est utilisée et améliorée (taille des espaces, saut de ligne, choix de ponctuation), la transpose s'émancipe de sa contrainte première (la place) pour s'imposer comme un procédé stylistique permettant d'améliorer la cohérence poétique d'un texte, d'où l'idée de passer certains grands textes contemporains à la transpose (ici trois poèmes d'Abdellatif Laâbi) pour comparer les effets obtenus, et interroger l'auteur sur son sentiment après la traduction spatiale de certains de ses poèmes.

AIR

PRIÈRE

Pourvu qu'un enfant croise ton chemin et te gratifie
d'un sourire entendu

Qu'une femme inconsciente de sa splendeur t'initie
en passant à la poésie de son parfum

Qu'un ami mort il y a des années surgisse au coin de
la rue et vienne se jeter dans tes bras

Qu'un oiseau d'une espèce disparue se pose sur le
barreau de ta fenêtre et se mette à parler comme
dans les fables apprises à l'école

Que le jasmin qui t'a donnée des inquiétudes au cours
de l'hiver fasse ne serait-ce qu'une fleur ce matin

Pourvu qu'aucune catastrophe n'intervienne entre
le début de cette rêverie et la fin vers laquelle elle
s'achemine et tu auras remporté sur ta vie en sursis
une petite victoire

ABDELLATIF LAÂBI,

Presque riens - Transpose : Air

VERS L'AUTRE RIVE

Je sais où conduit ce chemin tracé par la main d'acier
trempé dans la forge des ténèbres

Ce que signifient
ces murs d'eau gelée et d'argile
ce vide mesurable et palpable
cette lumière déclinante évadée du mirage
cet air que l'on ne peut respirer qu'à moitié
ces douleurs qui cultivent leur férocité dans l'avvers
et le revers du corps

Je sais où la houle muette m'entraîne

Je devine les récifs de l'autre rive
là où la nuit n'engendre plus le jour
là où les yeux ouverts ou non
cessent de voir

ABDELLATIF LAÂBI,

Presque riens - Transpose : Air

(EXTRAIT)

Venez nos seigneurs emportez-nous vers cette terre où la danse
si elle ne nourrit pas son homme le transfigure lui donne la grâce
des êtres libérés des besoins immédiats le rend beau de l'intérieur
troublant de l'extérieur ressemblant étrangement à la terre que
voilà que voici gagnée sur le chaos d'un seul geste sculptée
dans le tourbillon toujours disponible sachant partager le peu du
rare noblesse des humble oblige

ABDELLATIF LAÂBI,

L'arbre à poèmes – p 159 - Poésie Gallimard

Transprose : Pierre Lamarque

Le point de vue d'Abdellatif Laâbi, en réponse aux questions de Air pour « La page blanche »

La disposition spatiale de mes textes poétiques a constamment évolué avec le temps. Si vous vous reportez à mon premier recueil «Le Règne de barbarie», vous verrez qu'il y a déjà plus de cinquante ans, je pratiquais celle dont vous me parlez. Par la suite, d'autres considérations sont entrées en ligne de compte. Mais s'il y a une constante chez moi, c'est l'exigence que j'ai toujours eue de garder à la poésie sa dimension orale, ou sa dimension première, fondatrice si vous voulez. La question de la rime ne s'est jamais posée pour moi. La modernité poétique l'avait résolument écartée, et cela me convenait tout à fait. Par contre la rythmique, ou la musicalité du texte était primordiale pour moi. Derrière mes textes, il y a toujours un ou plusieurs instruments qui jouent en sourdine et parfois de façon très audible.

ABDELLATIF LAÂBI

Poèmes composés directement en transprose

LE RÈGNE DE BARBARIE (1966 – 1967)

Extraits

royaume désert

désert royaume

désert nain sang de naphte Désert force armes et
royalties Désert tabou d'espace Désert circule
dans le cercle Embrasse la main et prends ta part
O désert en exil concentrationnaire
désert

goudron rabattu sur nos têtes

désert arrête les vagues de mirages Désert mural
Syntaxe de ma folie Désert j'ai trouvé ton absur-
dité au fond d'un puits Désert ne m'oublie pas
Désert je te maudis Désert je peux ce
que j'écris Désert cercueil de plomb
Passoire de ma haine Désert de Pierre Noire et
de Chant Désert ma double chair
nous de désert

cette torpille

voguant

ABDELLATIF LAÂBI,

Inéditions Barbare

NOTES DE...

Note de

Patrick Modolo

Pour un nouvel art poétique

*à pierre lamarque matthieu lorin air
grands transprosateurs*

et je me prends à écrire en transprose comme on prendrait le transsibérien et mes vers se heurtent
au chaos des chemins non ferrés

voyage vers un futur lointain un seul présent composé de doutes et d'essais incertain du destin
seul compte le trajet

une autre voie se trace une troisième quatrième voie sacrée ni vers ni prose ni verset mais bien
les deux les trois brassés embrassés

ami voyageur te voici embarqué par le rythme d'un entrain qui va te secouer tu es libre libre de
rester pour découvrir ces contrées cachées tu es libre de partir t'y cacher tu es libre de fuir
tu es libre de réaliser tu es libre de te réaliser

à bas le vers à bas la rime la place est désormais aux autres sonorités mises toutes en ligne

Il faut rénover dépoussiérer il faut innover créer autrement recréer sans tomber dans la
facilité pour découvrir une autre spatialité

le vers cette tradition est une forme enchaînée concaténée dépravée usagée et usée
libérons andromède de ce rocher

essayons essayons rome en une journée ne s'est pas créée

et j'écris en transprose nul point à la ligne et des mots espacés syntaxe linéaire mais brisée
syntagmes démembrés et ce corps autrement se dessine sur cette page blanche de papier

de l'espace des espaces pour tout aérer mais une ligne directrice de la pensée ligne de force
épurée

le texte défile les mots ne se défilent pas j'ai disloqué à nouveau ce grand niais d'alexandrin mais
un poème en naît

et la forme au fond se trouve bien changée mais le fond de la forme comment les distinguer ?

si le vers libre se libère la prose aussi doit se libérer et la transprose doit les y aider

gardons le rythme effréné gardons les assonances et leurs musicalités gardons allitérations et
figures de style défigurées il n'y a rien d'autre à faire il faut tout changer

retrouvons par l'écrit cette oralité gageons gageons gagnons en liberté d'autres avant nous l'ont
déjà éprouvée tu ne marches pas seul dans le désert mais toi tu le sens tu le sais tu la vis tu
l'as mise à l'épreuve éprouvée essayée théorisée

versions dans l'art différent du verset

transposons transposez transposition enclenchée transposons transposez te voici libéré
c'est bien cela qui intéresse le cheminement différent de la pensée

ami voyageur ose et transprose transposons transposez gagnons cette liberté transprose !

Note de

Isabellissima Helena Pastilasagna Al Dante

ABDELLATIF A TORT !

Quand Abdellatif parle de la dimension orale de la poésie à laquelle il est très attaché je comprends qu'il pose ses mots sur la page tels qu'il les pense à haute voix et tels qu'il veut qu'ils soient lus, à voix haute, avec un rythme d'escalier. Mais son lecteur sourd, monsieur Mambda, est exclu de cette volonté du poète et Mambda, ce qui le navre c'est que le poète soliste ne pense pas au lecteur sourd, il ne pense qu'à sa Jeanne d'Arc, auditrice des voix hautes. Le lecteur a besoin de lire avec les yeux comme l'auditeur a besoin d'entendre avec les oreilles, ou plus précisément le lecteur a besoin de lire, c'est à dire déchiffrer les signes qu'il voit sur la page blanche réfléchissant la lumière - tandis qu'une tondeuse à gazon remplit l'air d'un infect bourdonnement à roulettes, et c'est seulement une fois déchiffrés dans son cerveau qu'il les entendra, ces signes, transformés en sa voix chuchotée de lecteur. Alors, moi, Isabellissima Helena Pastrilasagna Al Dante, je pense qu'Abdellatif a tort ! Car les écrits ne sont que des chuchotements de voix.

«Nouveau Christ», c'est ainsi que Deleuze qualifie Bartleby. Comment comprendre cela ? C'est à cette tâche que s'attèle **Giorgio Agamben** dans son livre *«Bartleby ou la création»* (ed. Circé). Le philosophe italien s'emploie à suivre les fils généalogiques tissant le labyrinthe de la question philosophique de la *puissance pure*. Car c'est à cette question que nous confronte le scribe en suspendant par sa formule *I would prefer not to* toute décision et tout passage à l'acte possible. Dans la tradition de pensée occidentale, la conceptualisation du couple de *l'être en puissance* et de *l'être en acte* remonte à Aristote. Elle permet au philosophe de penser les différentes formes de mouvement et de transformation au sein de la nature et de concevoir la genèse des formes individuées. On ne peut ici détailler la grande complexité et subtilité de la pensée d'Aristote sur ce point. On relèvera cependant, à l'instar d'Agamben, la métaphore aristotélicienne de la «pensée ou esprit (...) comparé à un encrier dans lequel le philosophe trempe sa plume, l'encre, la goutte de ténèbres avec quoi la pensée écrit est la pensée elle-même». Dans le traité *De anima* (livre 3, 430 a), «Aristote compare le *nous*, intellect ou pensée en puissance, à une tablette à écrire (*grammatéion*) où rien n'est écrit en entéléchie, de même en va-t-il pour le *nous*» [l'entéléchie désigne la réalisation de ce qui était en puissance]. On a ici l'image de l'esprit comme «être de pure puissance». Il est important de noter que «toute puissance d'être ou de faire quelque chose est, (...) toujours aussi puissance de ne pas être ou de ne pas faire (...), sans quoi la puissance passerait toujours déjà à l'acte et se confondrait avec lui». Toute puissance est donc en soi impuissance au sens de «puissance de ne pas» (l'architecte ou le musicien conservent leur puissance de faire même quand ils ne construisent pas ou ne jouent pas). Agamben montre que les formulations des sceptiques grecs «en équilibre entre l'affirmation et la négation, l'acceptation et le refus» résonnent fortement dans le «pas davantage» (*ou mallon*) des pyrrhoniens. C'est l'expérience de *l'épochè* : la mise en suspend, le fait d'être sans aucune propriété, positive ou négative : pure puissance. Agamben rappelle que les philosophes de l'Islam vont se heurter aux théologiens, qui vont poser dogmatiquement (comme leurs correspondants chrétiens) un pur fatalisme : le monde est le résultat à chaque instant de la création divine. La catégorie de possibilité (et donc celle de contingence) a ainsi

été «rayée du monde». Cependant, si on s'en tient à la lignée de pensée instaurée par Aristote, demeure la question «qu'en est-il de ce qui pouvait ne pas être, une fois que le possible s'est réalisé ?» Dans sa *Théodicée*, Leibniz imagine une pyramide, le Palais des Destinées : «chacun des innombrables appartements qui composent le palais représente un destin possible (...), auquel correspond un monde possible, mais qui n'est pas réalisé». Ainsi Dieu conçoit une infinités de mondes possibles (virtuels), mais n'en fait passer qu'un seul à l'existence, celui qui, selon le principe du meilleur, manifestera le maximum de compossibilité entre les séries d'événements composant ce monde. Il correspond à la pointe de la pyramide. La base de celle-ci, elle, s'enfonce vers une profondeur abyssale, «l'univers extrême (...) où rien n'est compossible avec autre chose», où «rien n'est plutôt que quelque chose». De ce palais sourd la lamentation infinie de «tout ce qui aurait pu être et ne s'est pas réalisé, de tout ce qui aurait pu être autrement et a dû être sacrifié, afin que le monde soit comme il est». C'est précisément ce que porte sur ses épaules le scribe Bartleby. On apprend de la bouche de l'avoué que Bartleby a travaillé à Washington «au bureau des Lettres au rebut (*dead letters*, lettres mortes)». Comme le dit Agamben : «Les lettres jamais arrivées sont le chiffre d'événements heureux qui auraient pu être, mais qui ne se sont pas réalisés. Ce qui s'est réalisé, c'est la possibilité contraire». Les lettres arrivées trop tard, qui auraient pu sauver quelqu'un de la misère et du désespoir. Les lettres parvenant à un destinataire qui n'a jamais pu les lire, car il n'est plus qu'os et poussière, perdu dans la froideur indifférente d'un tombeau. C'est ce lien profond aux «lettres mortes» qu'incarne la formule de Bartleby. Et au delà de celles-ci, c'est le désespoir, la plainte muette de tout ce qui aurait pu être. Bartleby ne sauve pas ce qui a été, il n'efface pas une faute, n'ouvre pas une réconciliation. Il est le celui qui cherche à sauver à sa façon ce qui aurait pu être, le *virtuel* (tel que le conçoit Leibniz). Oui, cet étrange figure angélique est livide, et tenace, ascétique, et inébranlable, car, par sa formule, *I would prefer not to*, il produit une pure suspension, un pur *épochè*. Pour emprunter une formule à Nietzsche, ce que porte ainsi Bartleby, c'est le poids, le tourment le plus lourd qu'on puisse concevoir. Il est bien le «nouveau Christ ou notre frère à tous».

La poésie paresseuse

Ce syntagme - « poésie paresseuse » - a été élaboré dans les années vingt par un poète roumain, Ion Barbu. L'auteur, de son vrai nom Dan Barbilian, a été aussi, on dit, un grand mathématicien. Mais, au-delà de la mathématique, il est toujours mentionné parmi les trois, quatre grands poètes roumains de l'époque d'entre les deux guerres mondiales. Vers la fin de sa carrière littéraire il est devenu un partisan des couleurs vives du Levant, après avoir pratiqué, dans sa jeunesse, une poésie hermétique et rigoureuse dans la ligne de Mallarmé ou Valéry.

J'ai retenu depuis longtemps, plus exactement depuis mes premières lectures littéraires, ce mot, « poésie paresseuse »... Et, je me rends compte, il a... dirigé, au moins dans une certaine mesure, ma vision sur la poésie.

Alors, que veut dire ce mot, « poésie paresseuse » ?

Simplement, le fait que la poésie peut elle aussi être paresseuse...

La poésie de ce... « genre » n'a pas d'ambitions, elle ne fait pas d'efforts, elle se contente de ce qu'elle trouve, c'est à dire des clichés, des déjà dits par les autres, des images et des idées déjà... mastiquées...

Elle veut, au plus, suggérer un vague et inoffensif air... sentimental et elle confond le sentimental avec le poétique.

Ou elle nous propose, dans les meilleurs des cas, de... belles images... des images... « convenables » ... qui ne choquent pas, qui se sont fanées tout de suite après qu'elles se sont indiquées elles mêmes avec le doigt... comme poésie.

Et, pour tout dire, les plus talentueux des auteurs de la poésie paresseuse, écrivent comme une litanie incontinent, qui s'alimente (comme toute plante parasite) de l'élégance du style, d'une certaine idée qu'on se fait d'habitude sur le bon esprit de ce qui est bien écrit... Le fait d'atteindre la monotonie sonore de la poésie de Saint John Perse, par exemple, c'est l'idéal bien aimé de ce genre poétique...

Mais ça, j'entends les répliques, c'est déjà pas mal, ce n'est pas à la disposition de chacun de construire des petits textes poétiques, même sans grande portée...

Oui, bien sûr, et comme ça les choses deviennent plus compliquées, parce qu'un mérite si lymphatique a tendance à nous obstruer l'image de la poésie saine. La signification de la poésie, je le crois toujours, est loin de flatter la tiédeur, la platitude du lecteur médiocre...

Mais, en l'occurrence, c'est quoi l'autre genre de poésie, celle qui n'est pas paresseuse?

Ion Barbu ne parle pas de celle-là, mais on peut aisément l'imaginer.

C'est la poésie de ceux à jamais contents - mécontents d'eux mêmes, dans la même mesure que mécontents du monde. La poésie de ceux qui cherchent toujours, qui se sont mis dans un état de guerre ininterrompue avec la banalité, avec la stupidité... contente d'elle, bien sûr...

C'est parce que ce genre de poésie existe qu'on peut parler de « la recherche » représentée par la poésie, du sentiment d'entrer dans un nouveau monde que suggère la bonne littérature... Un tel genre de poésie doit se battre avec toutes les commodités, avec la littérature qui n'est qu'un passe-temps.

Cette conclusion m'a fait écrire il y a quelque temps un petit texte poétique dans lequel j'ai comparé la poésie à un fusil et l'impact de la poésie à celui d'une balle de fusil. Non, je ne suis pas du tout pour la violence, tout au contraire, mais la poésie doit avoir cette... liberté...

La poésie ne doit pas laisser le lecteur tranquille... il faut ébranler sa somnolence... L'art peut lui révéler les cimes et les profondeurs du monde... Mais pour ça il faut secouer sa routine... Je le reconnais : pour beaucoup de gens, ça c'est trop... Mais je n'ai pas dit que la poésie c'est facile, qu'elle soit chose commune ou un simple hobby...

Le wokisme, la chasse et le vent des carottes

On ne cherchera pas ici à vous faire la morale ; on aura amplement le temps de se morfondre dans le silence de nos tombes. Et les wokistes sont eux-mêmes à blâmer pour les fourberies qu'ils n'ont pas encore réussi à déconstruire. Leur silence est parfois assourdissant ; ils savent se montrer prudents et eux aussi aiment se blottir dans la chaleur sécurisante de leur petit troupeau. Pas beaucoup de protestataires au sein des protestataires. On fait bloc, en se croyant du côté de la raison et du progrès. Quand ils auront enfin réussi à tout détricoter (s'ils y arrivent) plusieurs de ces individus moralement supérieurs rougiront comme des pivoines des abominations qu'ils trouveront dans les replis de leurs propres consciences. Enfin... en supposant qu'ils arrivent à se déboulonner eux-mêmes de leurs piédestaux. Le délinquant sexuel est un monstre bien plus facile à abattre que son propre égo. Je suis pourtant un adepte de la déconstruction, telle que l'entendaient Heidegger et Derrida.

Et pourtant. Ce ne sont pas ces wokistes qui ont inventé l'indignation ; ils ne font que la verbaliser au crayon gras et en portant souvent des Doc Martens* (d'ailleurs pas véganes la plupart du temps - bien qu'ils semblent enfin vouloir troquer les vieux Vespas à quatre temps pour le Yego électrique). C'est la rogne, parfois un peu incohérente, de la jeunesse en feu et ivre d'elle-même, et qui en soi est saine, et qui énervera toujours les vieux qui sont vieux et les jeunes qui ont hâte de l'être. Et qui, parfois aussi, énervera les esprits pratiques qui ont décidé, et c'est leur choix, de restreindre leur espace de réflexion aux trois dimensions d'une boîte de Corn Flake.

L'indignation, et la capacité de froncer les sourcils, sont des facultés humaines bien antérieures à Greta Thunberg et tous les #metoo de nos méandres sociaux. Or, à l'exception peut-être de certaines situations très polaires où l'alimentation

carnée est sans alternative viable, la chasse est réellement une chose dégueulasse qui, depuis des générations, écœure bien des bonhommes et des bonnes femmes. Un soi-disant «sport», et quoi encore ? Une activité récréative qui consiste à tuer des animaux qu'on prétend aimer ? De toutes les schizophrénies sublunaires, la chasse récréative est certainement une des plus hallucinées. Je me souviens avoir vu, à la télévision canadienne, un chasseur caressant le cadavre encore chaud du chevreuil qu'il venait tout juste d'abattre - visiblement très ému par la splendeur de son pelage et de ses bois caducs. Ce programme de télévision, comme tous les programmes de chasse et de pêche, se réclamait bien sûr de l'écologie et de la protection de l'environnement (voire du bien-être animal). On comprend dans la mesure où assassiner un chevreuil au milieu d'un stationnement serait moins amusant que dans une futaie.

Ces chasseurs nous diront certainement que c'est mieux de tuer soi-même son gibier que d'acheter sa viande chez Auchan. Certes, et on pourrait tout aussi bien répondre que c'est encore mieux d'acheter (ou cultiver) des gourganes, des pois chiches, des haricots et des topinambours. Et, au fond, là n'est pas la question. La question est : comment peut-on ressentir le moindre plaisir à tuer un animal qui ne nous menace pas, si ce n'est que par pur sadisme ou lâcheté ? Je ne gèrerais jamais ces simulacres de raisons.

Ah oui, c'est vrai, et j'oubliais... les carottes ça pète aussi, comme aiment tant nous le rappeler les plus scientifiques de ces giboyeurs. Et, comme on l'a vu récemment, il est de bon ton de nos jours d'être «du côté de la science», surtout celle qui nous arrange et nous déculpabilise.

* J'en possède moi-même deux paires

Gégé dut l'arrêter.

- La démonstration est irréfutable. D'un côté le flou, la disparition des frontières idéologiques, le long terme... De l'autre le martèlement des thèmes, la précision démagogique mais terriblement efficace, les recettes miracle... Nous avons tous ce besoin irrépressible d'agir sur le monde, de le transcender. De penser que notre simple poids peut fléchir la destinée commune. Il est facile de transformer cette quête humaine en termes de gagne, de guerre, de désigner des adversaires, les inventer à l'occasion... Leur force actuelle est d'incarner une mutation rapide, de proposer un dérivatif au désespoir. On ne comprend pas l'illusion fasciste si on perd de vue que c'est, aussi, une mystique. Et cela, ça marche tout autant sur les paumés de banlieue que sur les profs de fac.

Le Poulpe, Didier DAENINCKX, Nazis dans le métro, Éditions Baleine, 1997.

Dérivatif au désespoir - Bingo macabre

La pensée unique de se lever pour reconduire, se masquer dans la quotidienneté, l'ordre établi survient

comme la haine et l'horreur de se rendre toujours humain

plus lâche que la veille, angoissé face au

décès	I	ennuyeux	Retour infini
V	massacre	E	meurtre
Trouble aveugle	D	même	mélancolique

décès	I	ennuyeux	Retour infini
V	massacre		
Trouble aveugle		D	
		E	

C'est vrai qu'il faut se détendre
S'abîmer
quitter des yeux ce vertige divin
de se savoir si ridicule face à l'ordre établi.

Et recommencer tous les jours
Se lever
Le regard lourd
Le corps plombé dans un feutre de plumes de canard

Penser à quoi
à quoi manger
tous les jours
à quoi
et trois fois
retomber

Et puis plus
l'estomac v
les mains i
le compte d
la tête

Juste oublier.

Note de

Matthieu Lorin

Souvenir de lecture

William Burroughs

Trois cannettes sont posées sur le rebord d'une fenêtre, alignées comme doivent l'être les étoiles pour ceux qui habitent à l'intérieur. Elles sont vides de tout : d'alcool, de propos informes, de pas chancelants et de monde s'écroulant au petit matin comme des falaises de craie. Elles ne sont plus que les ossements d'une nuit sur laquelle je pose un regard étranger.

J'ai l'allure mesquine des gens qui détournent le regard et lisent Burroughs comme on prend des vacances avec soi-même.

L'extrait

Je courais à côté de mon corps, essayant d'arrêter tous ces lynchages avec mes pauvres doigts de fantôme... Parce que je ne suis qu'un fantôme et je cherche ce que cherchent tous mes semblables – un corps – pour rompre la Longue Veille, la course sans fin dans les chemins-sans odeur de l'espace, là où non-vie n'est qu'incolore non-odeur de mort. Et nul ne peut la flairer à travers les tortillons rosâtres des cartilages, lardés de morve de cristal et de la merde de l'attente et des tampons de chair noire qui filtrent le sang...

W. Burroughs, *Le Festin nu*, traduction E. H. Kahane, Folio SF

Note de

Tom Saja

Le dernier des animaux

A la Jim

J'avais cent mille ans dans les chaussettes quand j'ai décidé de m'éteindre. Le soleil avait la même température mais l'eau n'avait plus le gout de l'eau. Maman m'a dit **cent mille c'est pas trop mal fils**. La prairie est un parking et les parcs sont des parkings. Ne m'en veux pas pour cette corde au cou. Ne chante pas notre sérénade préférée. J'attends l'état des lieux. J'attends qu'on ne me rende pas la caution. Le corbeau sur la barrière est le même que dans mes rêves. Quand il n'y aura plus d'animaux l'herbe recouvrira le béton car l'un des deux vit, l'autre n'est qu'une blessure, il restera à peu près tout et les tableaux de Van Gogh. Plus d'oreilles pour Wolfgang, plus de papilles pour le fromage et les bloody Mary. J'aime cette terre même après que je serai parti. J'ai laissé les clefs sur la serrure comme le propriétaire me l'avait demandé. Il rangera sa balle bleue dans la poche, demandera où est passé le vert. Haussement d'épaules. Maman s'allume une clope dans la pénombre, dur de se barrer du paradis. Tricard de l'univers. Ma tête coupée repoussera au printemps prochain. Corps mortel, âme mortelle. Pas de repos éternel. Je ne dors pas de ce pain-là.

Certains l'aiment chaude

Je me demande la température de la mort. Parce que si c'est le dix-neuf recommandé ça risque d'être juste pour moi. Il y a quelques années j'aurai soufflé, fait le malin et signé pour moins que cela, mais je deviens frileux avec l'âge. Les pieds de ma femme qui me frôlent sous la couette peuvent me donner un rhume carabiné pendant des semaines. Je n'y comprends rien. Pourtant si je grossis avec le temps, c'est que je m'isole plus, non ? Rien n'y fait, je dois tourner à trois couches quand je suis sur la méridienne, l'ordinateur portable sur les genoux, à écrire mes petites chroniques au goût de bouse. Et avec le plaid déplié sur toute la longueur des membres inférieurs s'il vous plaît. Papi me dit mon grand-père. Il se fume des grandes clopes derrière la baie vitrée alors qu'il fait moins deux dehors et il se marre à me pointer de sa cigarette en train de me les cailler sur le canapé. Je jurerais qu'il me fait des doigts quand je ne le regarde pas. Il rentre avec des flocons sur les épaules et dans les cheveux on dirait des pellicules géantes, lâche un pet bruyant, ricane et va se servir un double whisky sans m'en proposer un.

– Tu crois qu'elle a quelle température la mort papi ?

– Elle a intérêt à pas être frileuse parce que moi je suis chaud bouillant.

NOTULES

ENCORE HEUREUSE

À cause de l'impératif climatique, je le présume - parce que nous ne disposons pas d'alternative, il faut faire pelote avec l'énergie nucléaire - avec le risque radioactif - faute de mieux - car nous ne devons pas remettre à plus tard notre intention de ralentir la souillure planétaire au gaz carbonique.

Greta Thunberg pour moi est une idole. Je voudrais pouvoir la palper pour être sûre que ce n'est pas un hologramme. J'ai lu son petit livre «No one is too small to make a difference» qui réunit ses discours. Je suis admirative de la pensée de cette jeune fille, de la construction de son style, du ton posé qu'elle adopte pour s'exprimer. Si Greta Thunberg n'était pas la Jeanne d'Arc du Moyen Âge moderne la situation de l'humanité serait encore plus critique.

Le génocide ukrainien. Un triste sire trainant derrière lui passé et présent comme chaîne et boulet. Un peuple russe derrière le tyran comme un homme ivre mort. Une chaleur à faire bouillir les veines de l'Inde. Des dictatures qui veulent leur bombe atomique et l'ont. Une religion islamique devenue islamiste à cause d'émanations de pétrole. Des enfants visés et fusillés par des enfants. Une planète qui fout le camp à toute allure avec ses hôtes. Soif, famine, haine. Arrêtons c'est trop. Nous ne sentons pas bon. Nous sommes des animaux vertébrés à deux pattes trop méchants, trop inconscients de notre méchanceté. Encore heureuse qu'il nous reste la Poésie, la littérature, les sciences, les arts, l'amour.

JOËLLE PASTRY

Je n'ai aucun problème avec les différentes manières de présenter des poèmes à l'écran ou sur papier, seulement que chaque manière différente révèle quelque chose d'unique sur le poème lui-même et l'expérience du lecteur lorsqu'il le rencontre. Donc, en principe, nous sommes d'accord. Par exemple, avec un espace approprié dans une publication, qu'arriverait-il à un court poème si chaque page contenait un mot de ce poème avec la première lettre en majuscule comme collage ? Comment un poème serait-il lu s'il était lu de manière calligraphique de haut en bas verticalement plutôt que de lire horizontalement de gauche à droite comme nous le faisons normalement ? Comment se lirait un bref poème si les lettres, présentées en grand, étaient en lambeaux ou meurtries, saignant de l'encre ? Tant de façons de le faire...

Et donc on continue... la prochaine fois que j'apparais dans LPB, peut-être que nous pouvons le faire d'une nouvelle manière qui révèle quelque chose qui n'a pas encore été lu de cette façon.

ALLAN GRAUBARD

LE MONDE EST UN CLUB PRIVÉ

On frémit du bon Dieu dans le ventre de la ligne éditoriale.

Réduite à la dilution des faits, une génération de manipulés se traîne dans le limon de l'histoire, priant son ignorance d'avoir raison.

À genoux devant la télévision.

On fixe notre espoir sur un ballon. Le monde tourne avec fracas, droit au but.

Quelqu'un va se servir, on le sent. On entend déjà le frottement des mains, l'eau qui attend, pâmée.

Pervertie.

Car finalement, la déflagration sera lente et glissera dans les rues comme du sang.

FRANÇOIS DESNOYERS

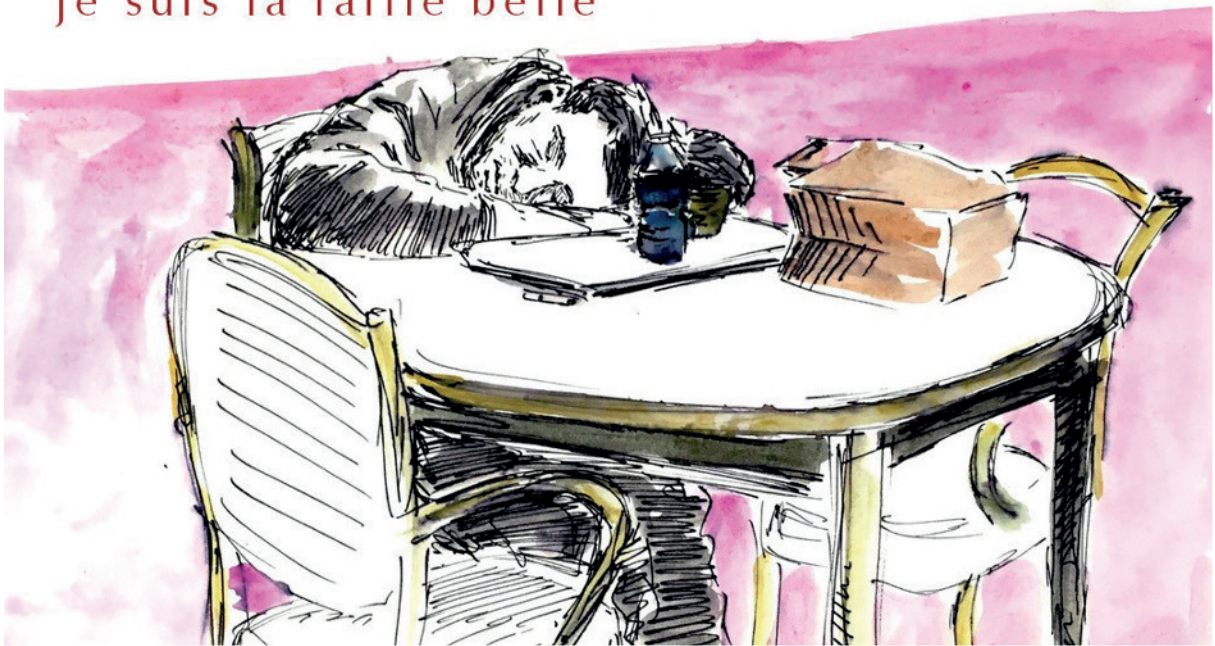
LE DIT POÉTIQUE

D'accord sur le sens. Mais ouvert. Qui met le lecteur au travail. En travail. Je n'aime pas la notion de message. Un message c'est une signification fermée, qui relève de l'information ou du slogan - ce qui a sa valeur propre à l'intérieur de champs d'énonciation tel que le militantisme politique ou l'information journalistique. Umberto Ecco parlait autrefois (l'emprunt ici est un peu sauvage) d'oeuvre ouverte. Deleuze pensait en termes de lignes de fuite. Le travail artistique, selon cet auteur, consistait à défaire les codes sociaux et symboliques, créer, lentement, laborieusement, une voie / une voix, propre, singulière. Devenir, comme le narrateur proustien, une araignée décodeuse de signes sociaux, psycho-physiques, affectifs, sensuels... Explorer notre être-au-monde sensible. Ce que Merleau-Ponty nommait le Style - existentiel, incarné. La langue du poète devient matériau au même titre que la pâte colorée, triturée, modelée, étalée par l'oeil-main de Cézanne. Au plus près du sensible. C'est par ce malaxage des horribles travailleurs, comme dit Rimbaud, que le sens émerge, fragile, figurant / défiguré - question qui a été poussée dans ses ultimes retranchements par Jacques Derrida dans toute son oeuvre immense, nourrie des poètes et des penseurs. On s'adresse toujours à un peuple qui manque. Un peuple à venir. C'est une utopie silencieuse. Innommée. L'affaire d'une communauté sans nom.

JEAN-MICHEL MAUBERT

Je suis le Jésus du Christ
je suis la pierre du Ciel
je suis le retard à l'appel
je suis la faille belle

hailin



LA PAGE BLANCHE

n°60

JUILLET 2022

WEB lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTEUR Matthieu Lorin

RÉDACTEUR EN CHEF Constantin Pricop

CONSEIL DE RÉDACTION

Jérôme Fortin, Pierre Lamarque, Jean-Michel Maubert, Mickaël Lapouge, Tom Saja, Maheva Hellwig, Patrice Parthenay, Victor Ozbolt, Constantin Pricop, Matthieu Lorin, Simon Langevin, Mikky Muanda, Jean-Claude Bouchard (Icb), Denis Heudré, Calique, Bertrand Naivin, Tristan Felix , Bruno Giffard , Patrick Modolo, Air, Sandrine Cerruti

RÉALISATION Mickaël Lapouge

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Mikki Muandali, Gregory Rateau, Jean-Louis Van Durme, Bruno Giffard, Gorguine Valougeorgis, Tristan Felix, Stéphane Casenobe, Sandy Dard, Anne Barbusse, Denis Heudré, Isabelle Pastilasagna Al Dante, Fabre Arsène Dulac, Marc Mahé Pestka, Pierre Lamarque, Allan Graubard, Andrew Nightingale, Abdellatif Laâbi, Patrick Modolo, Jean-Michel Maubert, Constantin Pricop, Jérôme Fortin, Maheva Hellwig, Matthieu Lorin, Tom Saja, François Desnoyers

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés
par la page blanche est soumise à autorisation